

Prologue Villa Magnolia

L'été, les journées étaient longues et souvent monotones à la Villa Magnolia.

Le jeudi c'était différent.

Le jeudi, je les regardais arriver à la piscine tôt le matin. Elles descendaient par petits groupes de trois ou quatre, précédées par l'écho de rires enfantins que la rumeur sourde de leurs indéchiffrables langues maternelles enserrait comme un écrin.

J'aimais bien quand les jeunes employées de maison avaient quartier libre. Elles étaient ordinaires, pas spécialement attirantes. Mais elles respiraient la vie et instillaient dans la quiétude somnolente de ce lieu protégé les sonorités estivales d'une humanité différente. Étrangère, prudente, éduquée. Ou, pour mieux dire, circonspecte.

J'en reconnaissais quelques-unes pour les avoir croisées dans nos impeccables allées, pimpantes dans leurs tenues bleu ciel, toutes semblables et toutes pareillement mélancoliques. Le jeudi, jour de repos, elles différaient leur évasion de la Villa Magnolia pour passer une heure ou deux en bikini. Le mobile à portée de main, les yeux rivés sur l'horloge, elles jouissaient de ce moment de luxe métropolitain comme des gamines au manège du village, le dimanche. Elles étaient belles, à leur façon. Et je les épiais. Les observer au bord du bassin, avec leurs gestes retenus, leurs expressions complices, me distrait de mes obsessions.

La Villa Magnolia. À l'époque, j'y vivais encore. Une douzaine de petits immeubles de quatre étages, hérissés de terrasses, portant chacun un nom de fleur. Le mien, c'était le Coquelicot et il jouxtait la Marguerite, non loin du Cyclamen et de l'Orchidée. Un mur d'enceinte moyenâgeux les séparait de l'Aurelia Antica, à l'endroit où elle rétrécit et frôle l'immense parc de la Villa Pamphili, avant de filer tout droit à travers le quartier de Monteverde et de se perdre parmi les maisons de maître et les résidences de prestige.

Pour comprendre la Villa Magnolia, il faut passer le grand portail de fer forgé, car de la route on n'aperçoit qu'un bois touffu de chênes verts, de pins et de cèdres. Mais dans le parc poussent des pêchers, des oliviers, une foule de cyprès et un unique, monumental, magnolia au port et à la chevelure perpétuellement lustrée qui explique, et justifie, le nom de la résidence.

Passé ce portail, on réalise qu'il est possible d'habiter Rome sans la subir. Dans les calmes allées, entre les pelouses bien soignées et les jardiniers obséquieux, on croise des jeunes gens en tenues de jogging, des vieillards accompagnés de domestiques en livrée, des escadrons de quadragénaires combattives flanquées de *personal trainer*, des adolescents au volant de redoutables voiturettes. Tous affichent un air urbain et convenable, y compris les chiens, auxquels on demande d'aboyer en sourdine et de faire leurs besoins dans l'unique espace qui leur est réservé. L'eau des fontaines jaillit à heures fixes, les bancs se profilent dans l'ombre et des buissons de roses charnues débordent de partout. Sur la tranquillité commune veille un nombre indéfinissable de gardiens, égyptiens pour la plupart, qui portent les mêmes noms depuis des

décennies. Ils acquiescent toujours, sourient parfois et entre-temps expédient les affaires courantes.

La Villa Magnolia est un village, et comme tous les villages, elle abrite des secrets et des péchés. Pas d'église. Pas de commerce, ni même de café avec billard. Mais il y a la piscine. Et entre juin et septembre, ceux qui restent en ville se retrouvent dans le jardin ombragé qui entoure le bassin, un rectangle d'eau émeraude de vingt-cinq mètres sur quinze avec douches, vestiaires et un petit bar garni de sodas et de glaces.

Moi aussi, à cette période, je fréquentais la piscine, carrefour incontournable d'humanité dévêtue où les regards, les voix et même les ragots paraissaient plus tolérables qu'ailleurs. Je passais pour un résident extrêmement réservé, mais c'était l'endroit où les histoires privées, les plus intimes parfois, finissaient inévitablement dans le mixeur du commérage.

C'était notre réseau social, entre neuf et vingt heures.

Les jours fériés, la piscine n'était jamais bondée. Le matin, du moins jusqu'à midi, le maître nageur aurait pu remplir les yeux fermés le registre de présence qu'il gardait sur une table à l'entrée. La douzaine d'usagers qui descendaient aux premières heures se composait presque toujours des mêmes, âge moyen soixante-dix ans, pas en grande forme, au point qu'un visiteur occasionnel aurait cru débarquer dans un centre de rééducation motrice. Il y avait là la veuve agrippée à son déambulateur et le vieux médecin-chef avec sa canne double ; la dame appuyée à sa béquille suivie de son aide ukrainienne. Et souvent, j'étais là moi aussi, assis dans mon fauteuil roulant, escorté d'Isidro, mon assistant péruvien sexagénaire. Isidro, l'Indispensable.

Sur la piscine glissaient, rapides, les nuages venus de la mer Tyrrhénienne et les avions de l'aéroport de Fiumicino, tandis que se traînaient lentement les saisons de mes nouvelles années à l'abri du monde. La Villa Magnolia m'apparaissait alors comme le meilleur refuge qui fût. Isolé de la ville mais au cœur de la ville, où je prétendais poursuivre mes engagements professionnels à la Sapienza, mon université.

L'accident m'avait changé. Il avait dévasté ma vie comme un ouragan passant sur des terres fragiles. C'était arrivé alors que je jouais encore à cache-cache avec l'avenir : un dangereux sentiment d'invincibilité et peu de projets. Rien de concret. À presque quarante ans j'étais en retard sur tout, mais jusqu'à ce jour, le jour de la collision à moto, je m'étais dit que pour un chercheur, l'âge n'est pas une donnée fondamentale et ne peut pas l'être.

Quand soudain, en me réveillant infirme, les jambes à demi paralysées, j'avais compris. Tous ces faux-fuyants seraient un poids sur ma conscience. Un de plus. Irrémédiable, comme les autres, maintenant que le temps s'était arrêté.

Les médecins mentaient. Ils cherchaient à m'offrir des perspectives. Plus ils insistaient, plus je me persuadais que désormais, il me faudrait vivre comme ça. J'avais depuis longtemps traversé le désert du désespoir au-delà duquel ne reste que la foi. Mais ceux qui ne savent pas tourner leurs yeux vers le ciel peuvent seulement regarder en eux-mêmes.

Prisonnier de mon petit fauteuil, accompagné d'Isidro partout où je voulais aller, je survivais depuis plus de deux ans. Je me soumettais au coûteux supplice d'examens par ailleurs inutiles et j'encourageais les

efforts des spécialistes et des physiothérapeutes avec une fausse jovialité. J'étais comme ça : même paraplégique, j'avais besoin de faire bonne impression.

La réalité était tout autre.

Je me consumais. Je dépérissais. En silence, suivant un dessein conçu à l'ombre des espoirs et des illusions, je me préparais à l'approche de cet inéluctable point de non-retour au-delà duquel tout serait réglé de manière définitive.

Je ne laissais rien transparaître de cet insidieux délabrement. Pas un signe, pas une allusion, même avec Isidro. Après tout, il y a des héritages opiniâtres qu'on paie un peu tous les jours. De mes défunts parents, outre une émouvante fortune matérielle, j'avais reçu en legs l'enseignement le plus impitoyable qu'on pût transmettre à un enfant : ne jamais vraiment se montrer tel qu'on est, fût-ce au prix de constantes souffrances. Qui m'aurait connu en ce temps-là aurait rencontré un homme de trente-huit ans bien élevé et cultivé, plutôt soigné, empêché dans ses mouvements en dessous de la ceinture mais raisonnablement sociable en dépit des coups du sort.

Mon appartement occupait tout le dernier étage du Coquelicot. De chez moi, j'avais une vue plongeante sur la piscine et j'en percevais tous les sons. Parfois je demandais à Isidro d'installer l'ordinateur portable sur la terrasse, dans l'idée de travailler au grand air. Une illusion, naturellement. Je passais mon temps à observer les résidents qui nageaient, le regard flottant. Divaguant, sans curiosité ni malice, sur les fenêtres et les terrasses des immeubles alentour, dont j'avais assimilé le moindre détail. Isidro finissait d'ordinaire par interrompre avec douceur le flux obsessionnel de mes pensées.

« On descend un moment ? »

J'éteignais tout, ma tête et l'ordinateur, et je me laissais transporter en bas.

À l'entrée de la piscine, Rosario, le maître nageur, m'attendait déjà. Mon parasol avait été installé dans la zone la moins ensoleillée, la moins convoitée par la faune juvénile qui, en fin de matinée et au début de l'après-midi, envahirait le bassin.

Le jeudi, c'était différent. Une journée particulière. Si le temps le permettait, je me faisais amener à la piscine à neuf heures pile. Je contemplais l'afflux des habitués, avec lesquels j'échangeais les brèves et polies salutations d'usage, et j'attendais l'arrivée des jeunes employées de maison. Isidro connaissait leur nom à toutes, leur âge aussi probablement, et la famille pour laquelle elles travaillaient, mais de ces détails-là nous ne parlions guère.

Elles se baignaient peu, mais toutes ensemble. Elles entraient dans l'eau par groupes de trois ou quatre, en chuchotant, et si d'aventure il arrivait que l'une d'elles élève la voix, il s'ensuivait un silence réparateur de plusieurs minutes. Elles plaisantaient en nous reluquant à la dérobée, nous les propriétaires, et se séchaient au soleil dans le coin le plus éloigné du bar et des vestiaires. Elles semblaient philippines, pour la plupart, mais certaines étaient cingalaises, indiennes, ukrainiennes ou roumaines. Je me demandais ce qu'elles pensaient de nous, qui les acceptions avec la bienveillance hypocrite d'une caste supérieure. Et ce qu'elles racontaient de la Villa Magnolia quand elles croisaient des compatriotes à l'extérieur. Nous haïssaient-elles? Jusqu'à quel point? En général, au moment culminant de ces réflexions apathiques, je

sentais sur ma nuque le regard d'Isidro que, depuis l'enfance, je soupçonnais de lire en moi.

Tels étaient pour l'essentiel mes états d'âme à cette époque, le reste n'ayant que peu de rapport avec ce qu'il advint ces jours-là. Car non seulement les événements de l'été déclenchèrent un brusque tourbillon émotionnel, mais ils montrèrent aussi comment un homme, un seul, suffit à bouleverser la vie pacifique d'une petite communauté qui, aussi artificielle fût-elle, avait su avec le temps trouver un mode de vie commun, un équilibre social durable et même quelques certitudes.

Les faits que je vais raconter ne se déroulèrent pas tous à la Villa Magnolia. Mais j'ai été le témoin direct d'une bonne partie de cette histoire et depuis lors, il ne s'est pas passé une journée sans que je me demande ce que j'aurais pu faire pour changer le cours des événements. Chaque fois, invariablement, je me dis qu'après tout les événements comme les humains vont là où ils doivent aller, quoi qui les attende à l'arrivée.